

*Exegi monumentum...*  
Notes sur *Chronique des sentiments* d'ALEXANDER KLUGE

« Si la poésie est une activité de cueillette comme celle des baies et des herbes, alors la qualité de ce qui est poétique se révèle dans la ténacité, la plénitude, l'obstination et la passion de la recherche. »  
(HEINER MÜLLER ET LE PROJET D'EAU DE SOURCE)

La *Chronik* dont la version française de Pierre Deshusses<sup>1</sup> nous livre quelques fragments (225 pages de traduction d'un ouvrage allemand qui en compte près de 2000), choisis et disposés avec l'assentiment de l'auteur, fait partie de ces textes apparemment « littéraires » qui sont un appel immédiat à la pensée, et qui ont pourtant la délicatesse de ne rien *prouver*, de laisser le lecteur libre de vagabonder entre les lignes et d'y faire résonner les bruits de sa vie propre. Pour employer une formule kantienne, on dira de ces fragments qu'ils « donnent à penser », au double sens d'une occasion et d'une offrande. Glanées en des lieux et des âges extrêmement divers — de la campagne de Napoléon en Russie à l'Allemagne contemporaine, en passant par l'ère glaciaire, l'Empire romain ou les rivages d'une Tasmanie fraîchement colonisée —, les histoires et images (les secondes étant comme le précipité ou la cristallisation mémorielle des premières) dont le recueil présente la précieuse collection se caractérisent par une propriété singulière, qu'on pourrait nommer *silencieuse insistance*.

La forme brève de ces proses grattées jusqu'à l'os, elliptiques parfois jusqu'à la cruauté — « *L'idée de la séparation lui faisait chaud au cœur. Cela le ramenait chaque fois vers elle. Puis un jour de janvier, vers 17 heures, Gabi prit la route de Stuttgart ; il y avait du brouillard. L'accident la laissa paraplégique. Désormais, Erwin ne pouvait plus abandonner celle qui était maintenant paralysée* » (IL VOULAIT LA GARDER UN MOMENT COMME UN BOCAL DE CONSERVE, AVANT DE L'ECHANGER CONTRE UNE AUTRE QUI SOIT MIEUX) —, appelle presque spontanément un ralentissement de la lecture, et lui imprime un rythme hivernal, où règnent silence et quasi immobilité. Peut-être est-ce ce rythme hivernal qui confère aux images le pouvoir d'insister, de ressurgir longtemps après la lecture, de flotter dans la

---

<sup>1</sup> A. Kluge, *Chronique des sentiments*, Gallimard, « Arcades », 2003.

mémoire à la façon de ces corps de soldats fusillés, lestés de plomb et jetés à la mer au large de la Crimée, peu après la révolution d'Octobre — « *Plus tard, des plongeurs ont retrouvé ces morts ; ils oscillaient en position verticale au fond de la mer, en une suite de va-et-vient, "comme pour l'éternité"* » (MONUMENT POUR DES SOLDATS INCONNUS).

Ce pouvoir d'insistance mémorielle fait de la multitude des formes brèves recueillies dans cette *Chronique* autant de monuments aux soldats (ou aux déserteurs) inconnus de batailles innombrables, dont la plupart étaient restées jusqu'ici sans nom. Le geste *monumental* de Kluge prolonge ici celui de Brecht dans ses poèmes des années 30 — dont Benjamin affirmait qu'il « *confère l'aere perennius d'Horace à ce qu'un prolétaire, exposé à la pluie et aux sbires de la Gestapo, trace à la craie sur un mur<sup>2</sup>* » —, à cette différence notable que le grondement de la bataille s'élargit désormais à l'*histoire universelle*, embrassée dans la multitude de ses échelles et de ses rythmes — des temps humains aux temps géologiques. C'est cette insertion immédiate, abrupte, du récit de l'événement singulier dans le(s) courant(s) de l'histoire universelle qui rattache Kluge à la tradition de la *chronique*.

Suivant Benjamin, alors que l'historien *écrit* l'histoire en cherchant à *expliquer* les événements qu'il rapporte, le chroniqueur se borne à les *raconter*, s'en tient au pur récit — le présupposé de l'intégration de tout ce qui a lieu dans une histoire générale du salut dispensait d'ailleurs les chroniqueurs médiévaux du souci de rechercher des explications supplémentaires<sup>3</sup>. De ce point de vue, la prégnance des figures de « grands hommes » (Tibère, Napoléon, Hitler, Gorbatchev) et les références scientifiques ou pseudo-scientifiques (astrophysique, biologie, géologie ou psychologie expérimentale) qui émaillent la *Chronique des sentiments* doivent être envisagées avec circonspection. Loin de réduire l'histoire des masses à l'histoire des grands hommes, et celle-ci à une « histoire naturelle » immémoriale qui serait foncièrement répétition du Même (suivant le projet « sociobiologique » d'une histoire des sentiments s'abolissant dans une mécanique des affects), les références de la *Chronique* à l'Histoire et à la Science, de par leur entrelacement « égalitaire » avec des histoires obscures et singulières aux temporalités variables (un instant, un jour, un mois, une vie), semblent autant de signes ou d'indications en direction d'*autre(s) chose(s)*.

Indication que peut se jouer, dans le moindre événement d'une vie anonyme — course périlleuse d'un enfant vers le lac, recherche avide de la caresse du soleil, regard distrait sur un groupe de chiens querelleurs —, quelque chose

<sup>2</sup> W. Benjamin, *Œuvres III*, Gallimard, « Folio essais », p. 258.

<sup>3</sup> W. Benjamin, *Œuvres III*, *op. cit.*, p.132-133.

d'aussi important qu'une bataille ou un coup d'état — interrogation lancinante : « QU'EST-CE QU'UN 18 BRUMAIRE DES SENTIMENTS ? QU'EST-CE QU'UN BONAPARTISTE DE L'AMOUR ? » (EPISODE DE LA CAMPAGNE DE RUSSIE EN 1812). Indication, ensuite, que l'histoire dite « naturelle » devrait être scrutée avec l'attention qu'on accorde à l'Histoire politique, suivant une même recherche des retournements et des bifurcations passées (FEMME PETITE AVEC TALONS HAUTS), mais aussi des transformations esquissées et encore à venir — que l'on songe à la douloureuse tentative d'« armer les sentiments » (COMMENTAIRE SUR *LA PRINCESSE DE CLEVES*), ou au récit tragique de l'invention d'une forme de résistance passant par le mutisme et l'anesthésie des affects (UNE EXPERIENCE SUR L'AMOUR). Indication enfin qu'en chaque action se croisent et palpitent des forces et des temporalités innombrables, venues d'âges différents — comme le professe ce fonctionnaire du KGB d'origine kirghize, collectionneur de scènes historiques, qui invoque l'action des dieux pour expliquer la « paralysie au moment décisif » : « *Vous dites ça en tant que matérialiste ? — C'est exactement ce que je dis, répondit Lermontov. Un matérialiste n'est jamais doctrinaire. Il n'exclut sans raison aucune intervention d'une force dans le monde pour la déclarer impossible. Surtout pas si nous pouvons l'observer* » (RESERVE SIBERIENNE DE TEMPS).

Chroniqueur matérialiste non doctrinaire, attaché à pister l'efficace sentimentale des choses et des êtres — dieux, réseau téléphonique (LE POUVOIR EST DISSIMULE DERRIERE LE CREPI) ou queue de homard (LE SENTIMENT EST FAIT DE CE QUI NE SE CONSOMME PAS) —, Kluge ne remplace pas l'horizon théologique du salut par celui, séculier, d'une fin de l'histoire. L'élément au sein duquel s'entrelacent les récits, le plan ou le tableau sur lequel s'accrochent les images, a pour nom : « *longue marche de la confiance originelle* ». Il semble que cette marche soit sans fin. Sol sur lequel tout mouvement vital prend appui, réserve où puisent — l'espace d'une vie ou d'une nuit (LE MYSTERE DE LA BEREZINA) — les corps individuels ou collectifs (couples, armées, empires) pour pouvoir simplement *tenir*, la confiance dont la *Chronique des sentiments* transcrit, avec la précision d'un sismographe, les mouvements parfois contradictoires (DISCORDE ORIGINELLE) ne semble pas toujours justifiée par l'histoire. On trouve à plusieurs reprises, se répondant comme en miroir dans les pages de la *Chronique*, l'équivalent d'une situation d'ordalie. Les justes — souvent des figures de femmes — sont très loin d'y triompher à tout coup. Il y a pourtant, dans l'insistance même de ces historiettes monumentales, dans leur façon de se dresser silencieusement sur les fonds marins de la mémoire, quelque chose qui donne envers et contre tout raison à l'élan de la confiance originelle : l'attestation en acte que *rien* — événement réel ou imaginaire — *ne se perd définitivement*, le pressentiment que tout être, toute force, tout geste, pourrait encore peser dans une bataille future.